# Théâtre Français.

*Le Bourgeois Gentilhomme*, représenté à Chambord en 1670 scandalisa toute la Cour ; les farces et les extravagances d'un bourgeois imbécile parurent du plus mauvais ton : la cérémonie turque fit hausser les épaules aux petits marquis. Jamais, à les entendre, on n'avait vu de parade plus plate et plus insipide : Molière se moque de nous, disaient tous les agréables, avec son *halaba balachou*; le bon homme est furieusement baissé, il est temps qu'il renonce au théâtre. Pendant que les courtisans criaient, le roi gardait le silence. Après la première représentation, il n'avait pas dit un mot de la pièce, à son souper. Molière se croyait perdu ; la consternation régnait dans la troupe. Cinq ou six jours se passèrent dans cet état d'alarmes et d'angoisse ; enfin, on donna la seconde représentation ; et le roi dit à Molière, que jamais aucune de ses pièces ne l'avait plus diverti : ce mot rendit au pauvre auteur l'honneur et la vie. Dès que le maître eut parlé, toute la cour, soulevée contre Molière, l'accabla de félicitations ; les sarcasmes qui pleuvaient sur lui se changèrent en compliments : rien n'est plus plaisant, disait le duc ; cet homme, s'écriait le marquis, a une force comique qu'on ne trouve point dans les anciens : c'est un auteur divin.

Je ne sais ce qui pouvait avoir rendu les courtisans si délicats et si difficiles sur les farces qui se trouvent dans *Le Bourgeois Gentilhomme*; ils avaient déjà vu dans les fêtes que donnait le roi d'autres farces de Molière qui ne valaient pas beaucoup mieux : sur ce même théâtre de Chambord ; on avait joué l'année précédente *Monsieur de Pourceaugnac*. Les apothicaires, les seringues et les lavements ne sont pas d'un comique beaucoup plus noble et plus fin que le mamamouchi, le muphti et ses acolytes, portant des lustres sur la tête en guise de bonnets. Je soupçonne que le véritable motif du soulèvement de la cour fut ce personnage d'un courtisan escroc, qui régale sa maîtresse et lui fait des cadeaux aux dépends de la bourse de M. Jourdain. On trouva que ce Dorante et sa marquise aventurière ne faisaient pas beaucoup d'honneur à la cour et aux courtisans. Les farces de la pièce ne furent qu'un prétexte pour couvrir la vengeance qu'on voulait tirer ce qu'elle a de trop sérieux.

Ce Dorante, dont la peinture peut-être trop naturelle et trop vraie déplut à la cour de Louis XIV, a aussi, je ne sais trop pourquoi, enflammé la bile de Jean-Jacques Rousseau, qui ne devait prendre aucun intérêt à cette espèce d'affront fait à la noblesse ; mais il en prenait beaucoup aux bonnes mœurs, ou plutôt il s'imaginait venger les mœurs, en déclamant contre le caractère que Molière a donné à son gentilhomme aigrefin : « Quel est le plus blâmable, dit l'éloquent Genevois, d'un bourgeois sans esprit et vin, qui fait sottement le gentilhomme, ou d'un gentilhomme fripon qui le dupe ? Dans la pièce dont je parle, ce dernier n'est-il pas l'honnête homme ? N'a-t-il pas pour lui l'intérêt, et le public n'applaudit-il pas tous les tours qu'il fait à l'autre ? » Ici le zèle de Jean-Jacques ne me paraît pas selon sa science ; il est amer et tant soit peu pédantesque : je ne reconnais point dans ce passage la dialectique ordinaire de l'auteur. Il ne s'agit pas ici de savoir quel est le plus blâmable, du bourgeois qui fait le gentilhomme, ou du gentilhomme qui fait l'escroc ; ce n'est point là la question, et il n'y a point de doute que le gentilhomme ne soit plus coupable, mais le bourgeois est plus comique.

Je n'ose soupçonner de mauvaise foi l'homme qui avait osé prendre pour devise

*Vitam impedere vero.*

« Sacrifier sa vie à la vérité. » Mais combien n'a-t-on pas vu de fanatiques et d'illuminés se faire brûler pour des mensonges qu'ils croyaient être la vérité. Rousseau se trompe ici sur la vérité ; assurément il n'est pas vrai que le gentilhomme escroc soit l'honnête homme de la pièce. Molière n'a pas même pris la peine de déguiser les vices de ce Dorante ; il met dans tout son jour son caractère faux et perfide : il n'y pas un spectateur qui ne le regarde comme un fourbe adroit qui fait son profit du travers d'un sot. Il est faux qu'il ait pour lui l'intérêt : il n'en inspire aucun ; on s'amuse de ses tours, mais on méprise celui qui les fait ; on n'applaudit point à ses escroqueries, mais on en rit, parce qu'il est naturel de rire d'un sot et d'un fou que l'on trompe ; mais on n'en estime pas plus pour cela le trompeur : on lui rend toute la justice qu'il mérite.

Molière a voulu montrer que s'il y avait des bourgeois assez fous pour imiter les manières de la noblesse, il y avait des nobles assez vils, assez pour dérader leur naissance par d'indignes manœuvres. Ce personnage de Dorante nous apprend aussi que la sotte vanité qui fait sortir un homme de son état, l'expose à être dupe du premier intrigant qui saura flatter sa manie. Rousseau fait beaucoup d'autres critiques de Molière, toutes aussi justes que celle-ci ; toutes sont fondées sur la même erreur qui lui fait toujours confondre le personnage ridicule avec le malhonnête home, et prendre pour l'honnête homme, l'homme d'esprit qui tire parti des sots. La comédie ne doit-elle pas être l'image du monde ? Et que voit-on dans le monde, sinon des honnêtes gens dupes et victimes des intrigants et des fripons ?

Les sots sont ici bas pour nos menus plaisirs,

dit le méchant. L'intrigant ajoute : Et pour notre profit. Il est bon de mettre sur l scène ce qui se passe dans le monde pour donner un peu plus d'esprit aux honnêtes gens, et pour leur apprendre à ce défier des intrigants et des fripons.

Mais laissons-là les sophismes de Jean-Jacques. *Le Bourgeois gentilhomme*, quoiqu'on le donne dans le Carnaval, ainsi que *Le Malade imaginaire*, n'est point une farce, mais une bonne comédie où il y a des farces. Les acteurs n'en trouent pas encore assez, et ils ajoutent par leur jeu à celles qui y sont. On aimait assez la farce dans le siècle de Louis XIV : les femmes les plus jolies et les plus spirituelles de la cour s'amusaient beaucoup des farces de Molière ; et celles qu'on dédaigne le plus aujourd'hui ont été faites exprès pour les fêtes que le roi donnait à Versailles, à Chambord, etc. Mad. de Sévigné, dans ses Lettres, fait de fréquentes allusions aux farces de Molière : elle en rappelle les bons mots et les principaux traits. Le roi lui-même se plaisait aux bouffonneries, parce qu'elles le faisaient rire : naturellement grave et sérieux, il avait peu d'imagination et d'idées ; il était aride dans la conversation, et très sujet à s'ennuyer. Un des principales causes de la faveur de Mad. de Montespan fut l'art qu'avait cette dame d'amuser le roi par des portraits chargés et des imitations burlesques des défauts des courtisans. Ce goût du monarque mit la farce à la mode ; et les auteurs de ce siècle ont donné presque tous, plus ou moins, dans ce genre de comique, qui ne nous déplaît pas même aujourd'hui, partout ailleurs qu'au Théâtre Français. Ce qui fit encore valoir cette grosse gaieté, ce fut le merveilleux talent des mimes et farceurs de ce temps-là, qui avaient fait une étude approfondie des gestes, attitudes et grimaces propres à exciter le rire. C'est de l'un de ces virtuoses bouffon que le roi disait, en se tenant les côtés : *Cet homme-là ferait rire des pierres*.

Le musicien Lulli était lui-même un bouffon et un mime qui valait bien ceux du théâtre. C'était par cette sorte de mérite qu'il faisait sa cour, qu'il obtenait des grâces ; ses bouffonneries lui furent plus utiles auprès du roi que sa musique. Non seulement il avait fait la musique de *Pourceaugnac*; mais il joua lui-même, à la cour, le rôle de ce Limosin d'une manière si plaisante, que Louis XIV mécontent de lui depuis quelque temps lui rendit ses bonnes grâces. Lulli remplit aussi plusieurs fois, dans la cérémonie turque du *Bourgeois Gentilhomme*, le personnage du muphti, avec un succès qui lui valut l'honneur d'être admis dans le corps des secrétaires du roi. Ces messieurs, qui n'étaient point plaisants de leur naturel, ne voulaient point, pour leur collègue, un farceur et un bouffon tel que Lulli ; mais lorsqu'il eut joué le muphti devant Louis XIV, il n'y eut plus de difficulté à ce que le chef de la religion musulmane devint un des secrétaires du roi très chrétien. Cependant, après cette preuve authentique de la capacité et de l'aptitude de Lulli, MM. les secrétaires doutaient encore qu'il fût digne d'être leur confrère, et persistaient dans leur refus. Il fallut que le chancelier leur fit signifier très sérieusement qu'un homme qui avait fait rire le roi, avait toute la gravité requise pour être membre de leur illustre société ; et l'on assure que, dans la cérémonie de sa réception, Lulli, excellent mime, l'emporta par le sérieux et la morgue de son maintien, même sur les plus anciens et les plus renfrognés de la compagnie.

C'était Dugazon qui faisait le bourgeois gentilhomme, et il s'abandonnait absolument dans ce rôle à son goût pour la charge. Nous sommes tombés de Charybde en Scylla ; car Michot, successeur de Dugazon, n'est guère plus réservé, et prodigue presque autant que lui les lazzis et les bouffonneries. Je ne vois qu'un endroit où Michot se montre plus sage ; c'est la scène où la femme du bourgeois vient troubler sa bonne fortune et interrompre le dîner qu'il donne à la marquise. Michot, par un grand effort de prudence, ne jette point de petits pâtés à la tête de sa femme, et sa modération à cet égard est tout à fait louable ; mais dans tout le reste, il ne se montre pas plus raisonnable que Dugazon. Il me semble que l'acteur devrait s'attacher à mettre dans son jeu de la naïveté, de la bonne foi et un sérieux qui serait plus comique que toutes les charges. C'est très sérieusement que M. Jourdain, chez lui, s'applique à toutes les exercices des gens de qualité ; il ne faut pas que ce bourgeois exagère la gaucherie et la maladresse pour se rendre plus risible ; car en sortant de son naturel, il sort de son caractère et détruit l'illusion, il a l'air de se moquer de lui-même. Les scènes de Cléonte et de Covielle avec Lucile et Nicole, sont très agréables, et jouées tout au mieux par Armand et Thénard, Mlles Mars et Devienne. Le rôle de la servante est très comique, et parfaitement rendu. Damas s'acquitte très bien du rôle de Dorante, et Mlle Mézeray de celui de la marquise. Au lieu d'une cantatrice étrangère qu'on avait coutume d'employer pendant le repas avec assez peu de succès, on a fait chanter Mlle Démerson, qui a de la voix, et dont on n'exige pas autant que d'une cantatrice de profession : l'air qu'elle chanté n'a pas paru heureux et bien choisi.

Geoffroy.